

Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

MON AMI GENIN.

I.

Mon ami Genin est un grand jeune homme de cinq pieds quatre pouces : il a des yeux grisfauve, bien profondément encavés dans une paupière rouge; un nez verdâtre, crochu comme le bec d'une chouette; des cheveux châtain qui s'élèvent en mèches huileuses sur son front lisse. Vous voyez que sa figure présente un aspect assez singulier; joignez à cela une petite redingote rousse, une chemise non empesée, sur laquelle de longues épingles noires font les fonctions de boutons de nacre; un pantalon qui descend à mi-jambe; des bas blancs crottés; des souliers lacés et vous aurez le portrait en pied de M. Hubert Joannès Genin, étudiant en médecine.

Je vous prie cependant de ne point le juger d'après son extérieur; car sous cette enveloppe grossière, est un cœur généreux et sensible, une âme à grandes idées, à fortes passions, un jeune homme actif poursuivant avec une assiduité tenace et infatigable, l'étude de son art à la fois si ridicule et si sublime, si beau et si dégoûtant.

L'homme physique fouillé, analysé dans ses moindres parties, est pour lui une source de science toujours nouvelle, toujours variée, qu'il amasse à travers de longues nuits sans sommeil, entre quatre murs grisâtres, au coin d'une cheminée où flambent de tems à autre quelques morceaux de bois.

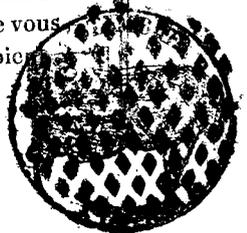
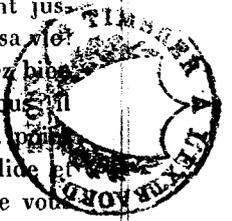
Oh! montez, si vous vous en sentez la force, les

quatre-vingt-dix-huit marches qui mènent à sa mansarde, et vous le verrez là, au milieu des papiers, des livres épars, des os, des crânes jetés ça et là; les livres, les embryons nageant dans des bocaux, voilà les ornemens, les meubles qui l'entourent; et dans cette chambre carrée, étrange, scientifique, vous ne trouverez ni sofas ni causeuses; ni lestes et mignons croquis de Déveria; ni persiennes, ni jalousies pour intercepter les rayons du soleil qui, pendant l'été, entrent librement autour de lui, depuis cinq heures du matin, jusqu'à six heures du soir; en hiver, la neige poussée par le vent et glissant sur le toit, vient s'amasser devant les vitres.

Ainsi donc, loin des spectacles, des promenades, des amusemens variés que se forgent à chaque instant les jeunes gens désœuvrés, il mène une existence toute d'étude, de recherches, de sensations et de jouissances intimes.

Se lever le matin à neuf heures, fumer un cigarre, puis aller au cours de pathologie ou de clinique interne, de là, passer les heures qui s'écoulent jusqu'à minuit, entre l'étude et la lecture, voilà sa vie.

Certes, jeunes hommes, vous la trouverez bien sérieuse, bien terne, cette vie; que voulez-vous, il s'y complait, lui: il se l'est faite; car ce n'est point une vie empruntée et passagère, mais bien solide et méditée. Il aime un travail laborieux, comme vous aimez une douce et voluptueuse oisiveté; il aime ses cadavres, ses chairs froides, ses crânes, comme vous aimez les femmes, les chiens de chasse..... C'est bien



OBERMANN.

PAR M. DE SÉNANCOURT. *

Analyser *Obermann* est une entreprise impossible; je ne l'essaye pas. Avec la plupart des livres, histoire, drame, roman, on trouve toujours un fil conducteur; il y a un plan à retracer, un but à indiquer, des caractères qui se dessinent, des évènements qui les mettent en relief. Rien de tout cela dans *Obermann*: rien qui annonce le savoir-faire, le mécanisme de l'écrivain, ce qui s'acquiert avec du travail, de la patience et des règles; mais en revanche de l'inspiration, du sentiment vrai, de l'amour profondément senti, des descriptions vivantes, des cris émanés du cœur, un dégoût immense de la vie, un regard tombant de haut sur la société, et tout cela exprimé dans un langage type, dans un langage inépuisable comme la nature, varié comme elle, avec ses teintes, ses nuances, ses accidens de lumière. Voilà l'œuvre de Sénancourt.

Cette œuvre à part, unique de son espèce, sans modèles comme sans imitations, fut écrite en Suisse, écrite, non peut-être, mais elle y fut certainement pensée; elle y fut sentie au milieu de cette nature si grande, si belle, en présence des lacs aux flots bleuâtres où viennent se mirer les pics des hautes montagnes avec leur turban de neige. Les rayons du soleil reflétés par le bloc de diamant des glaciers, les sapins à la tige droite et élancée, aux rameaux d'un vert sombre, les cascades se brisant en écume, les grands bœufs couchés dans le pâturage, les chants du pâtre qui les rappelle le soir, ces sons remplis de charmes et de puissance dans leur agreste naïveté; toutes ces harmonies, *Obermann* sait les rajeunir, les raviver, même après Rousseau et les lettres de la *Nouvelle Héloïse*.

Le cadre adopté par l'auteur convient merveilleusement à cette variété de scènes, à cette succession d'images, à ce pêle-mêle de sentimens, à cette multiplicité de descriptions et de réflexions qu'il embrasse tour à tour: ce sont des lettres, ce sont les pages d'un journal de voyage où l'homme intérieur joue le premier rôle, où la psychologie passe avant le pittoresque, pages datées tantôt d'un lieu, tantôt d'un autre, et dans lesquelles le cœur déborde tout entier.

Pour une semblable composition, il semblait ne pas devoir se trouver assez d'applaudissemens, assez d'enthousiasme dans notre France du dix-neuvième siècle, telle que nous l'avaient faite les secousses des révolutions, les orages de la terreur, la lutte achar-

née des guerres civiles. On pouvait croire que cette génération qui dévorait déjà René, où était si bien exprimé le vague des passions, éprouverait les mêmes sympathies pour *Obermann*. Il n'en fut rien cependant. Hors quelques ames d'une trempe supérieure, hors des ames d'élite, des ames à la Nodier, car ce fut ce noble ami qui, quelques années après, me le fit lire pour la première fois, ainsi que les *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, admirable ouvrage du même auteur, hors ces ames privilégiées, dis-je, personne ne parla d'*Obermann*, de ses regrets amers, de sa destinée manquée, de sa mélancolie profonde, de son ennui sublime!

Quand je réfléchis aujourd'hui à ce fait, quand je remonte à l'époque de la publication de ce livre, je finis par concevoir cette étrange indifférence. Il fallait pour qu'*Obermann* parcourût toute sa carrière, qu'il parût trois ans plutôt ou quinze ans plus tard. Ce millésime de 1804 était comme un solennel démenti, comme une éclatante disparate attachée au frontispice de ce livre. Dans ce chiffre 1804, ne voyez-vous pas en effet poindre déjà l'aurore de l'empire, alors que toute chose grande se faisait sur le champ de bataille ou dans le conseil d'état, et que les littérateurs par décret jetaient leur bave officielle sur les chefs-d'œuvre méconnus de Châteaubriand et de Corinne-Staël?

Près de trente années écoulées entre la première et la seconde édition répondent du succès de celle-ci. En effet, ces trente années, dans leur cours, ont complété notre éducation morale et littéraire. L'étude des grands écrivains de l'Angleterre et de l'Allemagne a opéré dans nos goûts une véritable révolution, dont les auteurs de la jeune école française se sont portés les champions et les successeurs.

Quelle différence aussi entre l'accueil que reçut *Obermann* en 1804 et le succès qu'il obtient en 1833! Mais ce succès pourtant ne saurait être populaire; tous les lecteurs ne se trouvent pas à la hauteur d'un ouvrage de cette portée; il ne s'adresse pas à toutes les intelligences indistinctement, et c'est peut-être un bien; car *Obermann* n'a pas seulement besoin d'être compris par le cœur, il exige encore de la part du lecteur une intelligence forte et une grande puissance de méditation. C'est le livre des nobles et belles ames!



* Deux volumes in-8°; à Paris, chez M. Abel Ledoux, éditeur; à Lyon, chez M^{me} Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot; prix: 15 fr.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! gardez-moi jusqu'au bout du chemin,
La femme, —votre enfant — qui m'a tendu la main ;
Gardez-moi son amour fidèle,
Son regard éclairant les routes où je vais,
Ses enivrans baisers ; — et, dans les jours mauvais,
O mon Dieu ! souvenez-vous d'elle !

Elle aime les enfans de tous abandonnés,
Ceux qui ne savent pas en quels lieux ils sont nés,
Et qui jamais n'ont vu leur mère.

Elle coupe son pain en deux au mot : « pitié ! »
Et sa main, à ce mot, en donne la moitié
A ceux dont la vie est amère.

Du jour qu'elle sentit, du jour que sa raison
Vint à penser, rêveuse au bord de l'horizon,
Votre nom fut dans sa prière ;
Et son cœur vous bénit et vous aime dans tout,
Comme ses grands yeux bleus vous avaient vu partout,
Dans la nuit et dans la lumière !

Elle est bonne, ô mon Dieu, parmi toutes les femmes,
Et vous avez choisi son ame entre les ames
Pour la former de pur esprit.
Vous avez souhaité qu'un ange solitaire,
Vivant reflet de vous, vint errer sur la terre,
Et l'ange à la terre sourit.

Elle est aussi riieuse et folâtre, et, — le soir, —
Ses bruns cheveux au vent, quand elle va s'asseoir
Près d'un groupe d'enfans comme elle ;
Soit qu'il faille danser une ronde en chantant,
Ou tourner, — ou courir, — son cœur est tout content ;
Puis à leurs jeux elle se mêle.

Et puis, elle revient pensive, et dans son front
Se heurtent en passant les choses qui naîtront,
Comme au front divin d'un prophète.
Oh ! vous la connaissez, n'est-ce pas ? et souvent
Son nom vous est venu sur les ailes du vent ?
Et vous savez quand c'est sa fête ?

C'est demain, ô mon Dieu ! c'est demain : donnez-lui
Des fleurs à pleines mains dès que l'aube aura lui ;
Et si, dans sa jeune pensée,
Une prière vibre en mots qu'on n'entend pas,
Que, vous-même suivant et protégeant ses pas,
Sa prière soit exaucée !

Et gardez-moi, Seigneur, jusqu'au bout du chemin
La femme, —votre enfant, — qui m'a tendu la main ;
Gardez-moi son amour fidèle,
Son regard éclairant les routes où je vais,
Ses enivrans baisers ; — et, dans les jours mauvais,
O mon Dieu ! souvenez-vous d'elle !

L. A. BERTHAUD.



Théâtres.

L'opéra est définitivement relégué aujourd'hui aux représentations du dimanche, occupée qu'est toute la semaine par les fructueuses recettes de *la République, l'Empire et les Cent-Jours* qui pompent pour ainsi dire toutes les villes environnantes, et les entassent chaque soir dans notre salle ; prodige inoui encore à Lyon, surtout par les 25 degrés de chaleur qui nous pèsent. Mais revenons à notre opéra.

Dimanche nous avons eu, fort heureusement, la reprise de *La Muelle de Portici*, et, malgré la promenade, les Montagnes et le beau temps, une assemblée assez nombreuse s'était trouvée au rendez-vous. Cette assemblée a eu lieu d'être satisfaite, et *La Muelle* aura encore de beaux jours parmi nous. Le rôle de Mazaniello fera grand honneur à Derancourt, car il l'a chanté et joué avec un rare bonheur. Ne l'ayant encore entendu que dans des rôles presque tous d'une moindre portée, on aurait pu craindre que celui-ci se trouvât au-dessus, non de son talent de chanteur qui est déjà justement apprécié, mais au-dessus de ses moyens physiques ; il n'en a rien été, et bien que, dès la première scène, il ait ce qu'on appelle en termes de coulisses *payé comptant*, c'est-à-dire qu'il se soit complètement livré, il a conservé jusqu'à la fin la fraîcheur de sa voix et la pureté de son exécution ; il s'est fait applaudir unanimement dans tous les passages saillans de son rôle, tels que la barcarole, le duo, l'invocation, etc., etc, et a rendu avec une énergie remarquable la scène de folie du 5^e acte. Nous l'engageons seulement à l'avenir à se grimer un peu moins.

M^{me} Derancourt a exécuté comme un ange le grand air du premier acte, et y a été applaudie à plusieurs reprises. Gustave Blès a fort bien chanté Piétro. Les deux Germain ont été convenablement placés dans leurs rôles. Les chœurs ont été rendus avec une grande justesse, et si Eugène n'eût pas été beaucoup trop bas dès la première note qu'il a donnée, rien n'aurait cloché dans la représentation, à cela près des décorations qui, gênées par le service de *la République et l'Empire*, ont laissé beaucoup à désirer ; mais ces défauts se corrigeront facilement : nous serions fort heureux de n'être jamais obligés d'en relever d'autres.

L'administration Lecomte est une rusée coquette qui ne nous montre certaines richesses de passage, que pour nous faire mieux apprécier celles qui sont en notre possession, et qui ne peuvent nous échapper.

La présence de M^{me} Casimir à Lyon, nous a mieux fait sentir encore tout le mérite de M^{me} Derancourt, qu'on applaudissait pourtant avec tant d'amour depuis le commencement de l'année. On s'est dit : Voilà le premier sujet de Paris, voilà le premier sujet de

Lyon.... Et le public est accouru en masse à la rentrée de notre fidèle rossignol, et le public, déjà si riche, ne s'est pas montré avide d'autres trésors. Que feraient cent mille francs de plus dans les caisses de Rothschild, de Hopp ou de Barring !

C'est maintenant le tour de M^{me} Volnys et de M^{me} Herdliska. La première arrive, se montre et disparaît; l'autre nous reste avec sa gentillesse, son esprit, sa voix charmante, et son organe si jeune, si enfant. A celle-ci nos applaudissemens de l'année, à celle-là ceux qu'on doit toujours à un hôte aimable, gracieux, plein d'ame et de sensibilité... Tout cela est justice, tout cela est naturel, car la justice n'est jamais violence sur les masses.

Avant-hier : *Le Duel sous le Cardinal de Richelieu*, et *La Marraine*, deux *vaudevilles*, dit-on, vaudeville de sang et de larmes, vaudeville de coquetterie et de légèreté. Le premier avec ses yeux flamboyans et son poignard aigu, le second avec ses grelots et sa marotte; tous deux *vaudevilles*, car notre époque, si avide de nouveautés, travestirait les sentimens comme elle travestit le langage, pour peu que nous la laissions faire.

Mais, vaudeville ou tragédie, *le Duel sous Richelieu* n'en est pas moins une pièce bien charpentée, bien écrite, toute à émotions fortes, et d'où la morale surgit à la fin, terrible et vengeresse.

M^{me} Albert y est, dit-on, à Paris, *effrayante* de dramatique. Peut-être l'épithète *effrayante* est-elle ici un reproche, quoique M^{me} Albert n'en mérite guère, et certes, il y en a déjà bien assez de ce que nous a montré avant-hier M^{me} Volnys. Nous ne punissons pas, de nos jours, avec tant de rigueur, des peccadilles de ce genre.

Gracieuse dans la première partie du rôle, pathétique dans les deux derniers actes, M^{me} Volnys a déployé dans le rôle de *Marie* toutes les ressources de son talent, et elle a été vivement applaudie des larmes et des mains.

Quant à son mari, il a montré, dans le brillant et courroucé *Chevreuse*, une aisance, une énergie qui lui ont mérité les suffrages des connaisseurs. Cet acteur, tout d'inspiration, a des qualités précieuses : il dit avec noblesse, son organe est sonore, vibrant; il pénètre, il remue; il vous jette son ame au dehors; il court à vous plutôt qu'il ne vous amène à lui, et il nous force ainsi à nous mettre de moitié dans ses joies ou dans ses souffrances : Volnys est un fort habile comédien.

La Marraine a clôturé le spectacle : c'est bien sans doute, c'est très-bien; mais franchement nous préférerions *Marie à Mad. de Næris*. Autour de nous c'était la même opinion.

Le cri sinistre *au feu!* a un instant interrompu le spectacle : deux minutes après on a continué de

s'amuser, et, non loin de là une maison était en flammes !... Voilà le monde !

Avant-hier, sur les neuf heures du soir, le feu a éclaté sur le cours Bourbon, entre le pont Lafayette et le pont de la Guillotière. L'incendie a fait de rapides progrès, et, malgré le zèle remarquable des soldats du génie et des assistans, deux corps de bâtiment et un chantier ont été en un instant anéantis. On a remarqué, parmi les citoyens accourus pour porter du secours, un St-Simonien, qui a donné à la fois des preuves rares d'intrépidité et de dévouement.

--On annonce que l'autorité municipale a enfin consenti à faire ouvrir, à Lyon, une exposition publique de tableaux, si vivement désirée par nos artistes. Cette exposition aura lieu au mois d'octobre prochain; nous en reparlerons bientôt plus largement en nous félicitant d'avoir été les premiers à la réclamer dans l'intérêt des arts et de la cité.

LA MODE DE PARIS,

JOURNAL DE LA TOILETTE ET DES NOUVEAUTÉS PARISIENNES,

Grandes dessins, gravures, modèles coloriés, etc.

PAR AN : 6 FRANCS.

50 C. DE PLUS POUR LES DÉPARTEMENS.

Bon goût, utilité, économie,
et point de politique.

Le second numéro, composé de deux feuilles et demie d'impression, de *treize articles* et de *trois planches coloriées*, a paru le 1^{er} août.

La Mode de Paris compte parmi ses collaborateurs les hommes de lettres et les artistes les plus distingués de la capitale, et paraît le 1^{er} de chaque mois.

On s'abonne au Bureau de la *Mode de Paris*,

A Paris, placé du Louvre, n^o 18; chez tous les principaux libraires de la France et de l'étranger, et chez MM. les directeurs de poste.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année; les abonnemens commencent du 1^{er} juillet; toute personne qui réunit douze abonnemens a droit à un abonnement GRATIS.

M^{me} Saucourt, ci-devant Rue-Neuve-des-Petits-Champs, à Paris, a l'honneur de prévenir les dames qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'elle vient d'établir à Lyon une fabrique de corsets.

Elle espère que les formes et la confection lui mériteront les mêmes suffrages que dans la capitale.

Elle a des corsets de plusieurs formes et de plusieurs prix: *corsets à la mécanique*, id. *sans épaulettes*, id. *avec élastiques*, id. pour dames enceintes, id. pour nourrices, id. pour les jeunes personnes dont la taille se dérange.

S'adresser rue de la Préfecture, n^o 3, au 2^e, près de la place des Jacobins.